

# VILLÉGIATURES

Sous la direction de  
Françoise LE BORGNE et Alain MONTANDON



PARIS  
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR  
2022

[www.honorechampion.com](http://www.honorechampion.com)

## INTRODUCTION

Aussi longtemps qu'ils vivraient, songea-t-elle en se détournant, ils reviendraient à cette nuit ; la lune ; ce vent ; cette maison ; et à elle aussi<sup>1</sup>.

En dépit de ses connotations à la fois mondaines et désuètes, le terme *villégiature*, qui désigne un séjour d'agrément hors du domicile principal recouvre une réalité sociale qui étonne à la fois par la longévité de ses pratiques et son omniprésence dans les lettres et les arts. Apparue dans la langue française en 1755 sous la plume de l'abbé Prévost, le mot *villégiature* vient de l'italien *villeggiatura*, lui-même dérivé de *villeggiare* – aller à la campagne, dans sa *villa*. Forgé à la Renaissance par l'élite vénitienne qui entendaient renouer avec l'art de vivre des patriciens romains, le terme renvoie à un idéal qui, par capillarité géographique et sociale s'est progressivement imposé à toute l'Europe et même au-delà.

Pratique sédentaire, où le déplacement a pour fonction majeure de permettre l'installation dans une résidence essentiellement dédiée au loisir, la villégiature s'oppose à l'autre grande forme de mobilité d'agrément, plus tardive puisqu'elle apparaît au XVIII<sup>e</sup> siècle avec la pratique anglaise du Grand Tour, celle du tourisme de découverte et d'exploration. On peut distinguer à cet égard le touriste en quête de nouveauté et de dépaysement du villégiateur qui, dans sa résidence secondaire ou une station – thermale, balnéaire, d'altitude... –, chercherait au contraire à renouer avec un environnement et des plaisirs connus<sup>2</sup>. Si cette opposi-

---

<sup>1</sup> Virginia Woolf, *Vers le Phare*, Texte présenté, traduit et annoté par Françoise Pellan, Paris, Gallimard, « Folio, Classique », p. 182.

<sup>2</sup> Voir Marc Boyer, *La Maison de campagne. Une histoire culturelle de la résidence de villégiature (XVIII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle)*, Éditions Autrement, « Mémoires », n° 129, 2007, p. 7 et *Les Villégiatures du XVII<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle. Panorama du « tourisme sédentaire »*, Colombelles, Éditions EMS. Management et société, 2008, p. 12.

tion peut être nuancée, elle permet d’appréhender la place spécifique de la villégiature dans les imaginaires individuels et collectifs : sa valeur d’ancrage social, générationnel et patrimonial, sa fonction d’espace-temps miraculeusement libéré des contraintes et des pesanteurs du quotidien mais aussi son statut de microcosme régi par les caprices de la mode et ébranlé par des psychodrames, sinon des scandales.

La villégiature est intrinsèquement liée à la culture occidentale car elle en constitue à l’évidence une manifestation à part entière en tant que pratique sociale érigée au rang d’art de vivre – à l’instar de la conversation, de la promenade, de la danse ou du souper qu’elle englobe au demeurant. Indissociable d’un patrimoine architectural et urbanistique qui en programme les agréments mais aussi de réalisations artistiques qui en assurent la notoriété – indispensable au lancement des stations –, la villégiature tend à se confondre avec les représentations qui la fondent et que ses acteurs sont intéressés à promouvoir. Il apparaît ainsi particulièrement intéressant d’appréhender la villégiature dans une perspective sociopoétique, en questionnant les représentations qu’en proposent la littérature et les arts et la façon dont écrivains, dramaturges et réalisateurs réactualisent ou remettent en perspective l’imaginaire social de ce paradis artificiel, que ce soit pour en célébrer la magie, en révéler les limites ou les deux à la fois.

## DÉSIRS ET PRATIQUES DE VILLÉGIATURE

C’est en termes de «nébuleuse<sup>3</sup>» que l’historien Marc Boyer évoque la diversité des formes que recouvre la villégiature. De fait, le terme recouvre des pratiques qui ont évolué dans le temps et l’espace et qui, tout en ayant en commun un certain nombre de traits distinctifs – sédentarité temporaire, oisiveté et loisir – n’en possèdent pas moins leur spécificité.

A partir d’une enquête portant sur cinquante personnes appartenant à l’aristocratie et à la vieille bourgeoisie du centre de Naples, Thomas Pfirsch a ainsi mis en évidence l’articulation de ces pratiques au sein d’un même groupe social<sup>4</sup>. Cette étude nous introduit au cœur des problématiques sociales caractéristiques de la villégiature : son origine élitiste, sa dimension économique et patrimoniale, sa diversification qui peut

<sup>3</sup> Marc Boyer, *Les Villégiatures*, *op. cit.*, p. 37.

<sup>4</sup> Thomas Pfirsch, «Maisons de famille et systèmes de villégiature dans les élites urbaines : l’exemple de Naples», *Genèses*, 2010/4, n° 81, p. 104 à 127.

conduire à une évolution des modalités de la villégiature ou, plus précisément à une « multivillégiature<sup>5</sup> ».

Nés entre 1939 et 1960, les Napolitains interrogés par Thomas Pfirsch ont connu et parfois connaissent encore trois types de villégiature, qui, à l'origine, « s'opposaient aussi bien par leurs rythmes, leur sens et leur localisation<sup>6</sup> ». La première – la plus ancienne – correspond aux palais situés dans le Mezzogiorno et qui, pour les familles nobiliaires, datent de la fin du Moyen Âge. Situés au centre de petites villes, ces palais attestent l'origine foncière des rentes dont bénéficiaient ces familles ainsi que leur prestige. Ils étaient le cadre d'une villégiature « notabiliaire<sup>7</sup> » visant à superviser, durant les mois d'été (de juillet à octobre), les travaux agricoles. À ces séjours au sein de fiefs familiaux, vécus par les personnes qui les ont connus comme une forme de retraite assez austère, s'opposaient les séjours dans de belles maisons de campagnes construites sur les collines du pourtour napolitain à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, entourées de grands parcs et ayant vue sur la mer. Avant de se retrouver cernés par l'agglomération, ces villas étaient le cadre d'une vie sociale intense : s'y retrouvaient fréquemment les différentes branches et générations de la famille au sein d'un cadre voué à la sociabilité et à l'agrément : « Encore aujourd'hui, témoigne l'une des femmes interrogées par Thomas Pfirsch, beaucoup de mes rêves sont situés dans cette maison, parce que, comment dire, c'était une maison magnifique<sup>8</sup> ». Enfin, à partir des années 50, les membres de l'élite napolitaine se sont retrouvés de plus en plus fréquemment dans les stations de la côte et les îles du golfe et, à la montagne, dans les Abruzzes. Afin de profiter de ces villégiatures à la mode, ils ont d'abord séjourné à l'hôtel puis se sont fait construire de nouvelles villas, qu'ils ont progressivement privilégiées pour y passer week-end et vacances, étant parfois – mais pas toujours – amenés à vendre leurs palais et maisons de campagnes dont l'intérêt et l'agrément étaient devenus moins évident avec le temps.

Cet exemple napolitain, dont on pourrait décliner un équivalent en examinant les stratégies patrimoniales des élites sociales dans beaucoup de grandes villes européennes, attire l'attention sur la complémentarité des deux principaux modes de villégiature : d'une part la maison de campagne, d'autre part la station.

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 122.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>8</sup> *Ibid.*, cité p. 113.

## DE LA VILLA ROMAINE AUX MAISONS DE CAMPAGNE

L'implantation des résidences secondaires des riches Napolitains renvoie à des usages déjà présents dans l'Antiquité et notamment de la fin de la République romaine au III<sup>e</sup> siècle après J.-C., où les patriciens se font construire, à côté de *villae rusticae* à vocation agricole, des *villae maritimae* et *pseudo-urbanae*<sup>9</sup> vouées à leur agrément – l'*otium* – non seulement en Campanie mais dans toutes les provinces de l'Empire. Francis Tassaux, qui a ainsi étudié 53 villas côtières en Istrie, en souligne les proportions souvent exceptionnelles et la décoration luxueuse. Situées en bordure de mer, ces somptueuses demeures joignent l'utile à l'agréable en offrant à leur propriétaire un cadre propice au délassement – thermes, baignades, navigation, pêche – mais aussi à l'administration d'un domaine agricole et à la production d'une huile de qualité qui pouvait être exportée par voie maritime vers la plaine du Pô et les provinces danubiennes<sup>10</sup>.

Ces belles villas romaines constituent une référence majeure lorsqu'à partir de la Renaissance, d'abord en Italie, puis en Angleterre et dans toute l'Europe, les élites renouent avec les pratiques de migration estivale et se font construire, au milieu de leurs propriétés de rapport, de magnifiques demeures alliant élégance architecturale, beauté de la vue et agrément des jardins. Celles qu'Andrea Palladio conçoit au XVI<sup>e</sup> siècle en Vénétie imposent progressivement le modèle du pavillon à un étage, orné de colonnades, très différent de l'architecture du château traditionnel.

En France, le modèle de la villa bénéficie de l'engouement de Madame de Pompadour pour un cadre de vie qui rompt avec le faste ostentatoire du château de Versailles et qu'incarne le pavillon du Petit Trianon, conçu pour la favorite et achevé après sa mort, en 1768. Mais c'est surtout la diffusion, à la même époque, des valeurs idylliques de simplicité champêtre et de vertu, vantées par Rousseau et Gessner, qui contribue puissamment à la promotion de la « maison de campagne » au-delà du monde de la noblesse et des financiers. Les maisons de plaisance et les petites maisons se multiplient ainsi dans les faubourgs parisiens, où,

---

<sup>9</sup> Claire Ollagnier, *Petites Maisons. Du refuge libertin au pavillon d'habitation en Île-de-France au Siècle des Lumières*, Bruxelles, Mardaga, 2016, p. 18. L'expression de « *villa pseudo-urbana* » - péri-urbaine - est de Vitruve.

<sup>10</sup> Francis Tassaux, « La villégiature en Istrie d'Auguste à Domitien : une autre Campanie », dans *Neronia IX. La Villégiature dans le monde romain de Tibère à Hadrien*, Actes du IX<sup>e</sup> congrès de la SIEN, édité par Olivier Devillers, Pessac, Ausonius Éditions, « Scripta Antiqua », 62, 2014, p. 149.

à la fin du siècle, artisans et commerçants achètent ou louent aussi une maison champêtre où ils vont passer le samedi et le dimanche<sup>11</sup>. Le même phénomène est d'ailleurs à l'œuvre autour de Lyon, de Bordeaux ou de Marseille. On estime qu'il y a ainsi 258 maisons de campagne dans un périmètre de 20 km autour de Lyon à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, principalement à l'ouest de la ville, de part et d'autre de la Saône. Ces propriétés d'agrément privilégient une double orientation est-ouest et une vue dégagée sur le fleuve. Elles sont souvent louées à compter du printemps, ce qui les rend propices à une villégiature estivale et à l'exploitation d'un potager et d'un verger. Un siècle plus tard, le développement des transports en commun contribuera encore à la diffusion de ce phénomène, le travail en ville devenant compatible avec la jouissance estivale d'une maison en périphérie<sup>12</sup> – condition également caractéristique des *datchikis* dépeints par Tchekhov et Gorki au début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>.

Dès le XIX<sup>e</sup> siècle, le phénomène de la maison de campagne ou de la résidence secondaire s'impose donc très largement, encourageant la spéculation périurbaine et un grand nombre d'expérimentations architecturales. Aux demeures de plaisance entourées d'un parc s'ajoutent des déclinaisons plus populaires : ferme, maison, lot dans une « colonie », pavillon de banlieue, cabanon... Maupassant se moque ainsi dans un article du *Gaulois* daté du 29 avril 1881 des heureux propriétaires « d'un carré de sable improductif et d'une sorte de cabane en plâtre, le long d'une ligne de chemin de fer » de l'est parisien<sup>14</sup>. À ce tropisme banlieusard des urbains répond la nostalgie que certains conservent pour leur province d'origine auxquels les rattache encore un domaine familial (Nohant pour George Sand) ou une maison de famille (Bordes, en Haute-Corrèze, pour Pierre Bergounioux, qui s'y réfugiait à chaque vacances scolaires<sup>15</sup>). L'engouement des Français pour les maisons de campagne est étroitement lié au phénomène de l'exode rural, surtout si celui-ci a pu se combiner, à partir de 1936, avec des congés payés et un petit patrimoine familial<sup>16</sup>.

Tributaire de contraintes – accessibilité, coût d'entretien – et d'une histoire familiale – héritage et volonté de transmission d'un patrimoine,

<sup>11</sup> Voir Claire Ollagnier, *op. cit.*, p. 23 et p. 104 sq.

<sup>12</sup> Voir Isabelle Rabault-Mazières, « Villégiature et formation des banlieues résidentielles. Paris au XIX<sup>e</sup> siècle », *Histoire urbaine*, 2014/3, n° 41, p. 63 à 82.

<sup>13</sup> Voir l'article de Serge Rolet dans ce volume.

<sup>14</sup> Cité par Isabelle Rabault-Mazières, *art. cit.*, p. 66.

<sup>15</sup> Pierre Bergounioux, *Carnet de notes, 1980-1990*, Paris, Verdier, Collection jaune, 2006, 960 p.

<sup>16</sup> Voir Marc Boyer, *Les Villégiatures*, *op. cit.*, p. 36.

ancrage local... – la possession d’une maison de campagne obéit aussi à des phénomènes de mode et ce, depuis l’antiquité comme le montre bien le phénomène des villas insulaires étudié par Étienne Wolff<sup>17</sup>. Dès les premiers siècles de notre ère, on se fait construire – ou on achète – aussi, lorsqu’on en a les moyens, une villa dans les sites qui promettent les plaisirs les plus prisés du moment. C’est par ce biais que la villégiature inhérente à la maison de campagne rejoint la villégiature des stations.

## STATIONS ET SAISONS

Apparu en Angleterre au XVIII<sup>e</sup> siècle, le phénomène des stations tend à exacerber certaines caractéristiques de la villégiature précédemment évoquées : un développement par vagues successives correspondant à des engouements – Marc Boyer présente cette villégiature comme une « succession d’inventions<sup>18</sup> » – et une diffusion des pratiques au sein de la société par imitation et appropriation des usages de l’élite. Au cœur de l’histoire des stations se trouve donc de façon très évidente un désir de distinction qu’alimentent non seulement les têtes couronnées d’Europe mais aussi les artistes et les écrivains. La station, en effet, est créée par des « pionniers », des « *gate-keepers* ». Mais pour que leur découverte suscite l’engouement, il faut la faire connaître et la présenter sous un jour désirable<sup>19</sup>. L’histoire des stations s’avère ainsi indissociable des multiples témoignages et représentations qui les ont fait connaître – que l’on songe aux beaux tableaux de Trouville peints en 1863 par Eugène Boudin avec leurs vastes plages ponctuées d’élégantes – parmi lesquelles l’impératrice Eugénie – ou à *Tendre est la Nuit* (1934) de F. Scott Fitzgerald, l’un des « inventeurs » de Juan-les-Pins.

C’est Bath, en Cornouailles, qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, fournit le prototype de ce que seront jusqu’au XX<sup>e</sup> siècle les stations ultérieures, qu’elles soient thermales, océaniques, d’altitude ou méridionales. L’origine thermale de Bath est révélatrice du lien privilégié entre station de villégiature et pratiques de santé mais le génie de Richard Nash, l’« inventeur » de la station, est d’avoir conçu un cadre qui favorisait avant tout la sociabilité et proposait, par le biais d’un urbanisme et d’un programme architectural très cohérents, une expérience mondaine qui allait bien au-delà de la cure

<sup>17</sup> Étienne Wolff, « La villégiature dans les îles d’Italie à la fin de la République et au début de l’Empire », *Neronia IX, op. cit.*, p. 133-138.

<sup>18</sup> Marc Boyer, *Les villégiatures, op. cit.*, p. 43.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 82.

et pouvait ainsi séduire non seulement les malades mais leur entourage et les riches oisifs en général. « Bath, explique ainsi Oliver Goldsmith, le biographe de Richard Nash, ne fut pas seulement le centre du beau monde mais aussi le collège où il se laissa organiser, régler, discipliner même... Nash soumit les amusements des oisifs à une stricte étiquette; il fut le premier à enseigner la familiarité des relations entre inconnus... Tout ce que notre bonne société apprit à Bath, elle le rapporta à la capitale de sorte que tout le royaume s'est raffiné par degrés<sup>20</sup>... »

La vie de la station s'organise autour des lieux de sociabilité que sont les thermes, la buvette, le cercle<sup>21</sup> et les promenades ménagées dans le parc thermal et sous les arcades où l'on peut s'abriter le soir et en cas de pluie. La beauté et l'unité architecturale des bâtiments, qui dessinent de magnifiques perspectives sur et depuis les jardins constituent un décor propre à sublimer cette vie mondaine dont Bath devient le théâtre<sup>22</sup>.

À partir des années 1740, d'autres stations de villégiature estivale se constituent sur le même modèle : Brighton, déclinaison océanique de Bath, qui remplace les bains chauds par une brève immersion dans l'eau froide supposée provoquer une « suffocation » salutaire, mais aussi Chamonix, d'où l'on part en excursion sur la Mer de Glace. Toutes deux témoignent d'un intérêt nouveau pour l'océan et la montagne qui se confirmera à l'époque romantique<sup>23</sup> comme en atteste le développement de Scheveningen, Ostende<sup>24</sup>, Boulogne, Dieppe, San Sebastian et Biarritz sur la côte et de Saint-Moritz, Pontresina, Davos ou Leysin dans les Alpes.

« Lancées » par des personnalités en vue – comme la duchesse de Berry à Dieppe – et l'invention de nouvelles pratiques de loisir – comme l'alpinisme et le ski qui encouragent à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle une prolongation hivernale de la saison dans les stations des Grisons – ces lieux de villégiature rivalisent pour proposer à leur clientèle potentielle l'environnement le plus attractif. Comme le fera Maupassant en 1887 avec *Mont-Oriol*, Jane Austen ironise en 1817-1818, dans son roman inachevé *Sanditon*, sur les difficultés indissociables de la conception d'une station

<sup>20</sup> Cité par Marc Boyer, *Les Villégiatures*, op. cit., p. 48.

<sup>21</sup> Le « cercle » désigne « une association dont les membres se réunissent dans un local loué à frais communs pour causer, jouer, lire les journaux, etc. ». « Cercle », *Dictionnaire de l'Académie*, Huitième édition, Tome I, 1932.

<sup>22</sup> Marc Boyer, *Les Villégiatures*, op. cit., p. 49.

<sup>23</sup> Voir Alain Corbin, *Le Territoire du vide. L'Occident et le désir de rivage. 1750-1780*, Paris, Flammarion, 1988, 407 p.

<sup>24</sup> Voir la description qu'en donne Félix Mornand en 1849, reproduite par Michel Bonneau dans « Tourisme et villégiature balnéaire en France et en Belgique vers 1850 », *Hommes et Terres du Nord*, 1977/2, p. 13-22.



à la mode – opération délicate dans laquelle médecins, investisseurs et publicistes ont partie liée pour attirer les *gate-keepers* qui transformeront une spéculation risquée en mine d'or<sup>25</sup>.

Transposition de Cabourg, où Marcel Proust a effectué de nombreux séjours entre 1880 et 1920, le Balbec d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs* évoque bien l'atmosphère de ces stations estivales où le beau monde se retrouve l'été dans des établissements luxueux comme le Grand Hôtel, qui jouxte le casino et dont la façade donne sur la jetée, le kiosque à musique et la mer. Voir et être vu, tel est le principe de ces villégiatures où l'on se réjouit de la beauté de la vue des chambres et où l'on se donne en spectacle aussi bien aux estivants assis devant le kiosque, en fin d'après-midi, qu'aux autochtones, réduits à contempler, à travers les baies vitrées d'un restaurant transformé en « immense et merveilleux aquarium », « lentement balancée dans les remous d'or la vie luxueuse de ces gens, aussi extraordinaires pour les pauvres que celle de poissons et de mollusques étranges<sup>26</sup> ».

De Combourg à Bad Ischl la saison estivale dans une station océanique, thermale et/ou de montagne devient ainsi à la Belle-Epoque un rituel mondain que l'élite cosmopolite peut prolonger l'hiver dans le Midi. Lancée par les Anglais après la guerre de Sept Ans, cette villégiature hivernale s'est d'abord développée à Nice et à Hyères avant de s'étendre progressivement sur les rives de la Méditerranée, de l'Adriatique et de la Mer Noire. Reconstituant l'histoire de son grand-oncle, dont les parents étaient propriétaires d'un palace à Menton, Muriel Pic explique ainsi que l'hôtel Bellevue accueille d'octobre à mai « des hivernants, une clientèle fortunée, des Anglais et des Russes principalement, des Suisses aussi et quelques Allemands<sup>27</sup> » pour qui le français est encore une langue familière.

Le palace regarde la mer vers l'est depuis la baie de Garavan. Sa terrasse est faite pour l'œil qui aime l'aube. Les hivernants y accèdent par des escaliers aux marches larges taillées dans la pierre de la falaise et dont les côtés sont gardés par des lions d'Angleterre ou d'Éthiopie. Au Bellevue règne l'interdiction du concret, du réel, du contact. Ce doit être un rêve constant, léger, lointain, une idylle. Mais en réalité, c'est une ruche avec toute une hiérarchie de serveuses, cuisiniers, grooms, portiers, femmes de chambres, sommeliers, voituriers. Le bonheur doit être impeccable

<sup>25</sup> Voir l'article de Jacques Carré dans ce volume.

<sup>26</sup> Marcel Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, II, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome II, p. 41.

<sup>27</sup> Muriel Pic, *Affranchissements*, Paris, Seuil, « Fiction & Cie », 2020, p. 110.

comme les nappes blanches, l'angle des lits, les vitres donnant sur la baie et le service en terrasse où les clients somnoient. Pendant cinq décennies, d'octobre à avril, des palmiers fossiles offrent aux hivernants du Bellevue des ombres sans histoires<sup>28</sup>.

L'hôtel Bellevue, comme beaucoup de palaces de la Riviera, fait faillite avec la crise de 1929, qui coïncide avec une évolution des stations du Midi. Suivant la tendance initiée par quelques Américains à l'issue de la première guerre mondiale les stations prolongent alors la saison hivernale pour tenter de capter la clientèle des estivants. Après le front populaire, des vacanciers s'y approprient les pratiques et les lieux jusqu'alors réservés à une élite de rentiers et d'artistes, phénomène qui s'accroît avec le développement d'un tourisme de masse dans les années 60.

Marc Boyer définit cette villégiature de masse de la fin du xx<sup>e</sup> siècle et du début du XXI<sup>e</sup> siècles comme un « *désir du sud*<sup>29</sup> » qui semble privilégier la recherche d'excitants en -s – *sea, sand, sex and sun* – consommables dans des destinations toujours plus lointaines (Espagne, Portugal, Tunisie, Antilles, Cancún, îles du Pacifique...) à mesure que les stations bondées et défigurées par un urbanisme anarchique s'avèrent moins désirables.

Dès la fin du siècle dernier, la villégiature s'inscrit donc dans une expérience à la fois individuelle et collective, nourrie de références littéraires, picturales et cinématographique<sup>30</sup>. Maison de campagne, villa, hôtel ou camping dans une station balnéaire, chalet ou studio dans une station de sports d'hiver constituent le cadre privilégié de souvenirs de vacances dont témoignent un grand nombre d'archives familiales – cartes postales, albums de photos, bibelots ou produits artisanaux achetés dans les boutiques spécialisées ou sur des marchés locaux.

#### « ICI COMMENCE LE COURT BONHEUR DE MA VIE »

Ce désir social de villégiature ne fait que perpétuer une aspiration dont nous avons pu constater la longévité en dépit de la diversité des formes qu'elle recouvre dans le temps et l'espace. Si chacun a son imaginaire de la villégiature, la plupart des représentations contribuent à la

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 124-125.

<sup>29</sup> Marc Boyer, *Les Villégiatures*, *op. cit.*, p. 187.

<sup>30</sup> Voir l'article de Philippe Antoine dans ce volume.